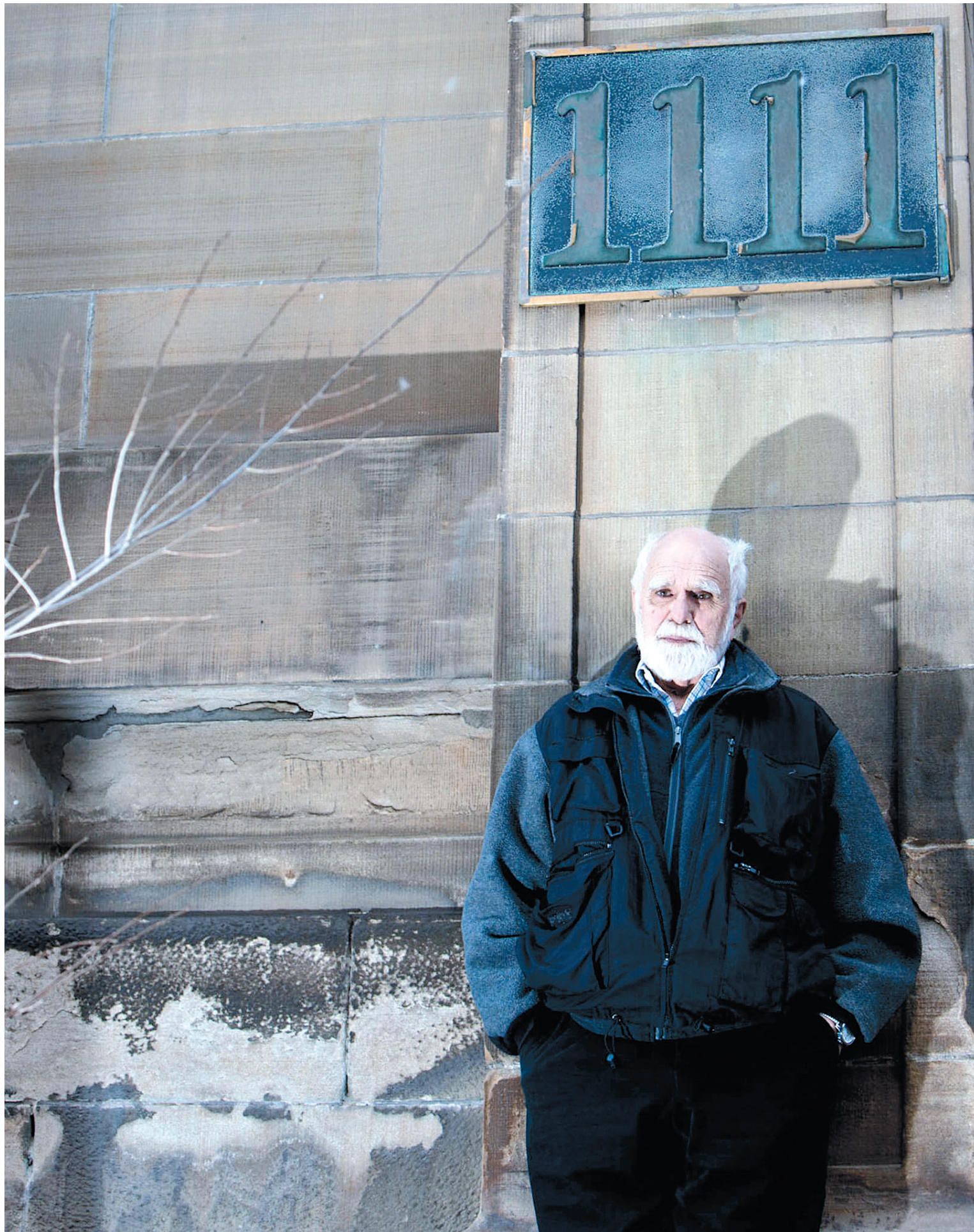


# LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 MARS 2013



L'écrivain devant l'édifice qui a abrité l'École du meuble à Montréal jusqu'à la fin des années 1960.

MARIE-HÉLÈNE TREMBLAY LE DEVOIR

## La tragédie juive de Claude Jasmin

LOUIS CORNELIER

Elle s'appelait Anita Geller. Elle était belle, jeune, rieuse et affamée. Elle était, aussi, juive, et Claude Jasmin, oui, oui, le vrai, celui qui deviendra romancier, en était fou. Il l'avait rencontrée à l'École du meuble, alors qu'ils y étaient tous les deux élèves. Ce fut une intense et magnifique histoire d'amour, mais aussi une tragédie. Aujourd'hui, 65 ans plus tard, Jasmin, dans la plus belle forme littéraire de sa vie, raconte cette passion. Présentée comme un récit, *Anita, une fille numérotée* est en fait une autofiction revendiquée comme telle par l'auteur. C'est, surtout, et je pèse mes mots, le chef-d'œuvre de Claude Jasmin, une œuvre forte, fervente, bouleversante et dévastatrice.

À la fin de son adolescence, Jasmin, après un échec en mathématiques, est exclu de son collège. Il s'inscrit donc à l'École du meuble, qui vient de congédier Borduas, pour y étudier la céramique. Dès la première semaine de cours, il se retrouve dans un champ près

de Dorval à pelleter de la glaise. Une seule fille fait partie de l'équipe: Anita Geller, «cette fille aux longs cheveux blonds qui manie la pelle comme un gars». Jasmin est subjugué. Qui est cette beauté aux yeux bleus et à la «voix grave, comme vieillie, bizarre»? Il apprend d'un ami qu'il s'agit d'une réfugiée de guerre d'origine polonaise, orpheline de mère, qui a transité par la France avant d'aboutir au Québec. Il l'aime.

### Un monde entre eux

Cette passion naissante n'est toutefois pas très bien accueillie par la famille du jeune homme. Le père Jasmin invite son fils à tuer dans l'œuf cette aventure. «Il y a un monde entre eux, les Juifs, et nous», martèle-t-il à Claude. Plus tard, il sera même odieux en crachant son antijudaïsme chrétien au visage de la jeune fille. La mère, elle aussi rétive, s'efforce néanmoins de surmonter ses préjugés. Le père d'Anita, quant à lui, distant envers Jasmin, reste plutôt à l'écart de cette idylle, mais à une condition: que le jeune homme n'essaie plus de

se rendre sympathique à ses yeux en lui parlant des fêtes juives. «Personne, ni Jehovah ni Satan, n'est venu à Auschwitz pour nous secourir», lance-t-il au prétendant. «C'est fini à jamais, ces croyances nigaudes», ajoute-t-il pour bien se faire comprendre.

Tout ce que Jasmin comprend, lui, c'est la beauté d'Anita, le rire en cascade, les chemises de garçon, le mystère et l'appétit fou-elle «mange sans cesse» — de son amoureuse. Aujourd'hui, à plus de 80 ans, l'écrivain retrouve les mots et le rythme de la jeunesse éternelle pour rendre l'ardeur de sa passion. «C'est moi qui l'avalerais un de ces jours, écrit-il. Je l'aime trop. Je soulève sa main, embrasse tous ses doigts, l'un après l'autre. Maintenant, c'est moi, oui, oui, qui ai une grande envie de la manger. Fou d'amour.»

Son emportement ne trouve que la poésie pour se dire, au détour d'une envolée: «Parle, poète Rimbaud: On divague; on

se sent aux lèvres un baiser/Qui palpite là, comme une petite bête...» Et plus loin: «Ce lundi matin-là, ma gracieuse Anita marche devant moi, parle donc Aragon: Elle avait la marche légère/et de longues jambes de faon.» C'est gravement beau.

À la fin des années 1940, les élèves de l'École du meuble sont des artistes. «Le pays, se souvient Jasmin, nous semblait une colonie rétrograde.» Ces jeunes, pourtant, vivent de culture. Ils vont voir des films de Wells et de Cocteau, des pièces de théâtre mettant en vedette Louis Jouvet et Gérard Philippe, ils

vont entendre Mouloudji au cabaret de Jacques Normand, se rêvent en Picasso ou en Braque et suivent avec intérêt les polémiques entre Pellan et Borduas, en prenant parti pour ce dernier. Jasmin, encore une fois plein d'élan juvénile, redonne vie avec brio

VOIR PAGE F 2: JASMIN



### L'amant du lac de Virginia Pésémapéo Bordeleau

Page F 3



### Catherine Voyer-Léger, blogueuse de luxe

Page F 6



### Combat de boxe philosophique

La Grande Bibliothèque propose samedi 2 mars, à compter de 18 h, une nuit blanche «complètement» (vraiment?) philo. Animateur de la soirée, l'humoriste et comédien Christian Vannasse fera vibrer les noctambules au rythme des mots, de la musique, des images, des débats et des pas de danse de 10 zones philosophiques qui traduisent autant de façons de penser le monde. Notamment au programme: un «tournoi de boxe philosophique». Sur le ring s'affrontent des idées et sans doute beaucoup d'opinions. Les noms au programme? Mathieu Bock-Côté, Sophie Cadieux, Christopher Hall et Catherine Pogonat. Il y a aussi un volet danse et des jeux-questionnaires. Tous les détails sur le site Internet de l'établissement: [www.banq.qc.ca](http://www.banq.qc.ca).

Le Devoir

### La maison d'édition Les 400 Coups change de main

Fondée en 1993 par Pierre Belle et Serge Thérioux, la maison d'édition Les 400 Coups vient d'être achetée par Simon de Jocas. Par voie de communiqué, le nouvel acquéreur affirme vouloir consolider le programme éditorial déjà en place tout en travaillant à une meilleure diffusion des œuvres. Fort d'une expérience de 15 ans dans le domaine du livre, Simon de Jocas, un ancien enseignant et conseiller pédagogique, entend ainsi maintenir le cap dans la division jeunesse, qui compte à ce jour plus de 700 titres, dont plusieurs primés. Le volet adulte sera pour sa part rassemblé sous l'enseigne Éditions Somme toute, qui publiera des ouvrages consacrés à la société, à la création, ainsi qu'à l'histoire culturelle du Québec. Enfin, le département Mécanique générale sera relancé et logera à la même enseigne. Cette branche des 400 Coups sera dédiée au développement de nouveaux projets en bande dessinée. Auparavant, une division des 400 Coups, la collection «Coups de tête», a pour sa part été rachetée par les Éditions de Tête, propriété de Laurence-Aurélié Thérioux-Marcotte et Michel Vézina. Ce dernier est le fondateur de Coups de tête et un animateur culturel bien connu.

Le Devoir

EN APARTÉ

# Entendre Serge Bouchard



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

Serge Bouchard dit que sa voix endort. Il l'écrit et il le dit. Moi, il ne m'endort pas du tout, Serge Bouchard. Au contraire. Sa voix me fait plutôt songer avec bonheur à celle, chaude et riche, de Garrison Keillor, l'animateur de *Prairie Home Companion*, la mythique émission diffusée à la radio publique américaine. Remarquez qu'on a souvent dit aussi de cette voix-là qu'elle était soporifique. Question de musicalité pour les oreilles ou simple affaire de capacité d'écoute?

Ceux qui disent cogner des clous devant les propos de ces deux-là, je les soupçonne d'être au préalable bien assommés par le monde waldysnéfifié qui nous entoure.

Plus que Keillor encore, Bouchard parle de la vie ordinaire, du monde où nous sommes, du territoire et des gens qui l'habitent, des profondeurs d'un pays qu'on connaît moins que les plages du Sud. Des propos qui s'accordent mal aux tapages publicitaires de toutes nos lucioles qui se croient lucides.

J'aime Serge Bouchard. Je l'aime même beaucoup. D'abord parce qu'il écrit encore mieux qu'il parle. Ces jours-ci, je me replonge avec plaisir dans ses textes.



À la radio, Serge Bouchard est formidable. Il est tout à fait unique. Mais à l'écrit, croyez-moi, il est encore mieux. Des ethnologues-poètes, nous n'en avons pas beaucoup.

MARIE-CHRISTINE LÈVESQUE

Vient de paraître en format de poche son dernier recueil, *C'était au temps des mam-mouths laineux*. Jetez-vous là-dessus. Mais jetez-vous-y doucement, si j'ose dire. Les sujets qu'il y aborde invitent à la patience: les épinettes noires, la forêt blanche, les autochtones, le Nord, la vie sur les

routes d'Amérique, la mort de sa femme, le destin de héros oubliés, la mémoire de ce que nous sommes, de ce que nous aurions pu être.

J'aime Serge Bouchard. Mais je dois dire aussi qu'il m'énervé parfois. Tenez, l'éte dernier. Je roule sur l'autoroute. Entre deux cahots,

j'écoute Serge Bouchard. Il est question du vent. Du vent de son enfance. Du vent qui souffle. Du vent qui vente, là, dans l'est de Montréal. Du vent des moulins qui n'existent plus. Ses histoires de vent traînent et me gonflent. Elles m'énervent d'autant plus que je sais pertinemment que Bouchard

peut passer encore une heure à brasser de l'air ainsi et que je resterai là à l'écouter encore...

Sur la route, à moins de vouloir se faire la violence d'écouter des radios d'opinions qui vont et qui viennent, on en revient toujours aux *Chemins de travers* de Serge Bouchard.

Dans un monde qui n'a plus le temps pour rien, c'est bien sûr un crime que de l'entendre parfois s'écouter un peu et allonger la sauce. Ce criminel se déploie comme un chat sauvage dérangé dans sa sieste. Il fait le dos rond. Il tourne autour de son sujet tandis que ses auditeurs doivent patienter avant qu'il daigne faire parler ses invités. On l'attend parfois ainsi un peu trop, mais on sait au moins qu'il finit toujours par bondir sur son sujet et par le prendre à bras-le-corps, pour notre plus grand plaisir.

À la radio, Serge Bouchard est formidable. Il est tout à fait unique. Mais à l'écrit, croyez-moi, il est encore mieux. Des ethnologues-poètes, nous n'en avons pas beaucoup. Voilà bel et bien un trésor qu'il convient de se partager entre nous. Jetez-vous sur ses livres, vous dis-je...

Voltaire parle de leurs orgies, de leurs crimes, de leurs forces autant que de leurs faiblesses.

Le lisant, on croit voir exposé le pire.

Qui pourrait bien croire que d'autres choses du genre ont pu se produire depuis à l'ombre du Vatican? Que de mauvaises langues, sûrement.

Et qu'importe d'ailleurs puisque l'Église sait tout se pardonner.

Adieu le pape!

Alors que nous sommes assaillis par les images de cet homme supposé infailible, pourquoi ai-je envie de relire Voltaire au moins autant que Serge Bouchard?

Côté pape et papesse, ce mécréant de Voltaire portait

une affection toute particulière à la dynastie des Borgia.

Les Borgia ont fourni à la chrétienté quelques empoisonneurs ainsi que deux papes. Ce n'est pas rien comme matière pour un écrivain. Évidemment, les mauvaises langues diront que Voltaire n'avait pas pu connaître la famille Johnson qui, elle, fournit trois premiers ministres au Québec en moins de quarante ans. Ce qui n'est pas rien non plus. Mais n'est pas dévions pas de notre sujet.

Donc Voltaire aimait beaucoup parler des Borgia. Il en parle notamment dans son amusant *Dictionnaire philosophique*. De Lucrèce et de Rodrigo en particulier.

Rodrigo devint pape en 1492, comme chacun le sait, sous le nom d'Alexandre VI. Lucrèce était sa fille.

Voltaire parle de leurs orgies, de leurs crimes, de leurs forces autant que de leurs faiblesses.

Le lisant, on croit voir exposé le pire.

Qui pourrait bien croire que d'autres choses du genre ont pu se produire depuis à l'ombre du Vatican? Que de mauvaises langues, sûrement.

Et qu'importe d'ailleurs puisque l'Église sait tout se pardonner.

[jfnadeau@ledevoir.com](mailto:jfnadeau@ledevoir.com)

**C'ÉTAIT AU TEMPS DES MAMMOUTHS LAINEUX**  
Serge Bouchard  
*Boréal, «Compact»*  
Montréal, 2013, 222 pages

## Les attentats poétiques du festival Dans ta tête

Du 6 au 17 mars prochain, le festival littéraire Dans ta tête prendra d'assaut le Café Chaos et le Club Lambi. Initiative des Productions Arreuh, un organisme voué à mettre en avant les pratiques poétiques et la performance artistique et enfantine dans l'espace public. Dans ta tête propose des lectures de même qu'un «*attentat poétique*». Le 6 mars, le spectacle d'ouverture devrait donner le ton: *Viens! On trashes ton Chaos!* se déroulera au café du même nom dès 20 h.

Au menu: déclamations avec une douzaine de poètes et musique «*punkirockgaragehardcoretrash*». Suivra, le 12 mars, *Méfaits littéraires et contrebande* du collectif Gang de truands, puis, le 15 mars, la soirée *Les anges de la rénovation littéraire*, sous l'égide d'Erika Soucy, toujours au Café Chaos, toujours à 20 h. Le 17 mars aura lieu le gala de clôture *Académie littéraire au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle*. Sur scène, le trio féminin Propofol veillera, paraît-il, à ce que les corps s'agitent. Au Club Lambi à 20 h. Pour information: <http://www.productionsarreuh.com/>.

Le Devoir

POLARS

## En direct du toit du monde

MICHEL BÉLAIR

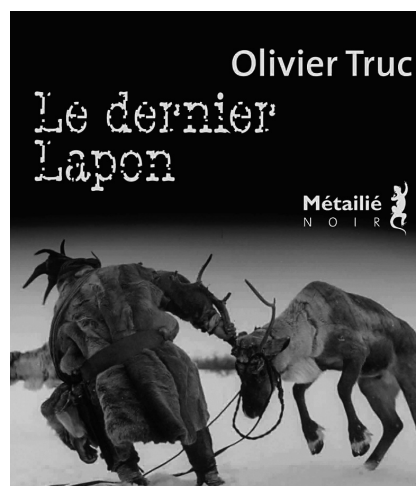
Le journalisme mène à tout... Si certains collègues choisissent de faire le saut en politique, d'autres, moins ambitieux peut-être, se réfugient plutôt derrière leur écran d'ordinateur et se mettent à écrire des romans. Olivier Truc est de ceux-là. Correspondant du *Monde* et du *Point* à Stockholm depuis près de 20 ans, Truc est reconnu comme un spécialiste des pays nordiques et il signe ici un premier roman tout simplement époustoufflant.

L'histoire se passe en Laponie, au-delà du cercle polaire arctique. Plus précisément en territoire sami où les frontières se chevauchent de l'océan Arctique à la Russie en passant par la Norvège, la Finlande et la Suède. Même ici, sur le toit du monde, les Lapons sont parvenus difficilement à résister, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, aux envahisseurs venus du Sud. Avec les années, les Samis ont acquis de plus en plus d'autonomie, leur Parlement déborde des frontières artificielles et, comme ici, plusieurs voient d'un mauvais œil la

moindre de leur revendication, on le verra rapidement.

Il fait évidemment -340 °C et le soleil va enfin ré-apparaître après une absence de 40 jours, alors qu'un tambour sacré est dérobé au musée de Kautokeino. L'affaire est délicate à quelques jours d'une conférence de l'ONU sur les cultures nordiques, et la police des rennes est chargée de l'enquête... qui se compliquera bientôt puisqu'on découvre le cadavre mutilé d'un éleveur de rennes obsédé par les tambours samis.

Dans ce pays rude, à côté duquel le Québec apparaît comme une oasis verdoyant, Olivier Truc nous fait rencontrer des personnages vrais, souvent attachants, plus grands que nature, et une culture millénaire en accord parfait avec son environnement. Il met aussi en scène une intrigue fort bien ficelée, aux rebondissements multiples, tout en plantant son récit dans des paysages fabuleux qui parviennent presque à nous faire grelotter d'extase. On se souviendra longtemps de la scène où un vieux poète sami déchiffre les images ornant le fa-



meux tambour volé. Un livre aussi magnifique qu'exigeant.

Collaborateur  
Le Devoir

**LE DERNIER LAPON**  
Olivier Truc  
*Métallé Noir*  
Paris 2012, 453 pages

## Fraude au 221b Baker Street

FRANÇOIS LÈVESQUE

La Haute Cour de justice d'Angleterre entend ces jours-ci une affaire de fraude impliquant le célèbre Musée Sherlock Holmes. Inusité, le litige oppose les membres d'une même famille, dont la société Sherlock Holmes International possède la musée.

Grace Aidiniantz, qui dirige la société, poursuit son fils John pour la

somme de 2 millions de livres (3,12 millions \$CAN), montant généré par le musée et sa boutique de souvenirs qu'aurait détourné ce dernier. De son côté, l'accusé soutient qu'il a cessé ses paiements à la suite de la disparition de 400 000 livres (625 000 \$), méfait qu'il attribue à ses deux demi-sœurs, lesquelles travaillent avec leur mère à la société Sherlock Holmes International.

Insatisfait par ces explications, le juge saisi de l'affaire a maintenu plus tôt cette semaine une injonction en vertu de laquelle tous les comptes de John Aidiniantz sont gelés. L'entreprise florissante qui loge le Musée Sherlock Holmes a été fondée en 1990 par M. Aidiniantz grâce au soutien financier de sa mère.

Le Devoir

## JASMIN

SUITE DE LA PAGE F 1

à cette époque de bouillonnement culturel qu'une chape de plomb conservatrice essaie de refroidir.

**Une cruelle révélation**

Lors d'une visite au musée, quand le professeur vante les vertus des fours à céramique orientaux, Anita n'en peut plus. Les fours la tuent. Elle s'inscrit donc à l'école du Musée des beaux-arts. L'amour, lui, ne meurt pas, et Jasmin, lyrique et inquiet, continue de vouloir en savoir plus sur sa belle qui, quand elle l'accompagne à la plage et doit se mettre en maillot, recouvre son bras gauche d'un «*large bracelet de fleurs de coton*».

Au compte-gouttes, pudeur oblige, Anita racontera un peu ses années dans le ghetto de Varsovie et la mort de sa mère et de ses deux grandes sœurs, emportées par la faim, peut-être, dans un camp nazi. Jasmin, qui a peur de devenir fou depuis son enfance, ne la bouscule jamais, l'écoute, l'aime, s'émeut de l'entendre chanter en yiddish et comprend l'appétit inassouissable de cette «*fillette numérotée*» qu'il voit plutôt comme la «*Vénus de Botticelli*».

Un jour, un de ses confrères de classe lui dit qu'il a un ami juif qui sait des choses sur Anita et qui veut absolument lui parler. Jasmin rencontre ce Bronfman. La révélation de ce dernier, que je ne peux dévoiler ici, le détruit. Tragiques, cruelles et inhumaines, les suites de ce coup de théâtre font découvrir à Jasmin «*que le mal [est] une réalité*» et éclairent d'un coup, d'une violente lumière, la citation de Cioran mise en exergue de ce récit: «*Les sources d'un écrivain, ce sont ses hontes.*»

Jamais Jasmin n'a été aussi grave, aussi magnifique. Stupéfiant, ce récit ravageur au rythme nerveux et à la respiration passionnée est une grande œuvre qui mérite tous les prix. Assez! le snobisme de prétentieux à l'endroit de Jasmin, capable d'être à la fois populaire et artiste. L'homme, ce récit le prouve une fois pour toutes, est un grand écrivain québécois.

Collaborateur  
Le Devoir

**ANITA, UNE FILLE NUMÉROTÉE**

Claude Jasmin  
XYZ  
Montréal, 2013, 188 pages

Le Devoir

XYZ éditeur

François Hébert

De Mumbai à Madurai  
L'énigme de l'arrivée et de l'après-midi

Partir pour mieux revenir...

Également disponible en version numérique

[www.editionsxyz.com](http://www.editionsxyz.com)

Quand je serai grand

François Gravel et Stéphane Jorisch

Hurtubise

Les Éditions Hurtubise félicitent

Stéphane Jorisch

récipiendaire du Prix Illustration Jeunesse 2013.

FRANÇOIS GRAVEL

Hurtubise

[www.editionshurtubise.com](http://www.editionshurtubise.com)

## LITTÉRATURE

## Déterrée la graine de la joie



DANIELLE LAURIN

Rares sont les romans qui parviennent vraiment à faire vibrer par écrit le désir brûlant des amants, à l'exprimer crûment sans tomber pour autant dans la sur-enchère. Rares sont les auteurs qui parviennent à détailler ouvertement la gestuelle sexuelle sans la transformer en une mécanique froide et répétitive. En ce sens, *L'amant du lac*, de Virginia Pésémapé, est une rareté.

Rareté, aussi, parce que, dans la relation entre l'homme et la femme mis en scène dans ce roman, il n'y a rien de tordu, de malsain. Pas de rapports de domination. Pas de culpabilité, de tabous, non plus, qui freineraient l'abandon des corps dans la jouissance.

Rareté, encore, parce que l'exultation des corps se vit au milieu de la nature sauvage, en harmonie avec elle. Ce n'est pas plaqué, c'est organique, organiquement charnel. En fait, la sensualité est partout, et pas seulement dans les corps à corps amoureux. Elle est dans un bruissement d'ailes, un gazouillement d'oiseau, une herbe fraîche qui chatouille des pieds nus, une brume diaphane, des clapotis sur le lac Abitibi.

Rareté, surtout, parce que, dans cette histoire d'amour torride, Virginia Pésémapé Bordeleau, d'origine crie et métisse, réunit une Algonquienne et un Métis: une Algonquienne aux cheveux roux qui n'appartient pas tout à fait à son clan et un Métis de père blanc qui vit dans une communauté de Blancs où les autochtones sont mal vus.

Présenté comme le «premier roman érotique écrit par une auteure amérindienne du Québec», *L'amant du lac* se passe dans les années 1940. Et ce n'est pas innocent, comme le précise la romancière dans le prologue.

Nous sommes «dans un monde qui n'a pas encore connu les pensionnats pour Autochtones et les abus multiples des religieux sur les enfants». Nous sommes «avant le clivage des esprits chez les Amérindiens». Nous sommes «à une époque où il était encore possible de vivre libre dans une nature vierge et grandiose, en Abitibi».

Après avoir exploré, dans son premier roman, *Ourse bleue*, le déchirement intérieur d'une femme née d'une mère crie et d'un père québécois métissé, sous forme de voyage initiatique sur les traces des ancêtres, Virginia Pésémapé Bordeleau poursuit d'une certaine façon sa remontée dans le temps. Elle recrée une sorte de paradis perdu, dans une harmonie idyllique.

Elle ne cache pas son objectif, au contraire: «Ce roman existe, je le souhaite, afin de déterrer la graine de la joie enfouie dans notre culture, profondément vivante, échappée du brasier de l'anéantissement annoncé par la Loi sur les Indiens, mise en œuvre par les Oblats de Marie-Immaculée.»

Cette graine de la joie, elle éclôt ici dans le désir brûlant des amants, dans leur sexualité li-



*L'amant du lac* de Virginia Pésémapé Bordeleau est présenté comme le «premier roman érotique écrit par une auteure amérindienne du Québec».

bre, libératrice. On peut voir là effectivement une recherche d'épanouissement général dans la sexualité sans entraves.

Mais ça va plus loin. Jusque dans la sensualité qui enveloppe tout le récit. Jusque dans le langage poétique dont il est empreint, aussi. Et dans les dessins de l'auteure, par ailleurs artiste multidisciplinaire, qui parsèment le texte.

On se croirait par moments dans un conte mythique. On est dans une bulle de beauté. Et pourtant, on ne perd jamais de vue la réalité, dans toutes ses déclinaisons.

On est à la fois dans la nature enchantresse, généreuse, nourricière, où les humains font partie d'un grand tout, et dans le déchaînement des éléments qui peuvent tout emporter sur leur passage, provoquer la mort.

On est le plus souvent au bord du lac Abitibi. Au sein du clan de l'Algonquienne. On y passe plusieurs nuits sous la tente avec les amants, on assiste à leurs ébats, à leurs orgasmes bruyants, non pas comme des voyeurs mais en frémissant intérieurement. On assiste à leur déchirante séparation, on espère ensuite leurs retrouvailles.

On est parfois dans le passé plus ancien. Celui de la grand-mère de l'Algonquienne, violée à 16 ans par une Robe noire. On est parfois dans le village du Métis, rejeté par la famille d'une jeune fille blanche pourtant amoureuse de lui: «Même en ce pays de nouvelle colonisation, selon une loi municipale votée au gré des élus, les Autochtones n'avaient pas le droit de vivre au milieu des Blancs. L'union avec un métis pour

*Rose-Ange tenait de l'utopie, même si le père du métis était de sa race.»*

On est aussi dans la guerre. En Europe. En 1942. Jusqu'à 1945. Mais par petits morceaux. Les scènes sont brèves, intenses. Tueur, boucherie humaine. Et, au retour, choc post-traumatique, même si ce n'est pas dit comme ça.

On est aussi bien à Paris, dans l'allégresse de la Libération. Ce qui n'empêche pas la violence intime, le viol, pour tout dire: «Il vivait la face noire de l'amour, celle de la trahison, de la confiance piétinée, plus forte que la haine, plus profonde que le goût de tuer pour survivre.»

*L'amant du lac* ne fait pas l'économie du laid, du sordide, de l'abêtissement. Il y a du romantisme, du lyrisme, une certaine candeur, oui, mais pas à tout prix.

Parfois, une tendance à la binarité Blanc-autochtone. Et, il faut le dire, un petit penchant préchi-prêcha. Pas du côté de la sexualité, pas du tout, au contraire, mais dans la façon de magnifier les coutumes autochtones versus la culture des Blancs.

Mais du fait que les deux protagonistes sont eux-mêmes des «sang-mêlé», on est surtout du côté de l'hybridité. Chose sûre, on n'est pas ici dans la victimisation. Ni dans le manichéisme.

Parl'réussi: la joie prend le dessus.

**L'AMANT DU LAC**  
Virginia Pésémapé Bordeleau  
Mémoire d'encrier  
Montréal, 2013, 144 pages

## LITTÉRATURE CANADIENNE

## Miriam Toews, ventriloque

CHRISTIAN DESMEULES

Pour écrire *Jamais je ne t'oublierai*, Miriam Toews s'est inspirée des nombreux carnets de notes remplis tout au long de sa vie, jusqu'à son suicide, par son père. Mieux: elle s'est glissée dans sa peau, comme elle le faisait parfois pour lui lorsqu'il était à l'hôpital et qu'il lui dictait ses pensées, pour nous livrer au «je» ce devoir de mémoire plein de compassion.

On imagine que c'était une façon, pour l'écrivaine, de surmonter cette mort. D'appréhender toutes les questions soulevées par le geste de son père et de se rapprocher, par-delà sa disparition, de cet homme qui à la fin de sa vie croyait n'avoir absolument rien accompli.

Diagnostiqué bipolaire à l'âge de 17 ans, au début des années 1950, il avait été informé par le psychiatre qui s'était occupé de lui qu'il avait peu de chances de mener une vie «normale», de se marier, de fonder une famille, de conserver un emploi.

Sa vie aura pourtant fait mentir cette prédiction. Époux, père, enseignant puis directeur d'école durant 40 ans, jusqu'à son suicide il aura joué parfaitement son rôle au sein de la communauté mennonite de Steinbach, au Manitoba — une curieuse secte protestante anabaptiste née en Suisse au XVI<sup>e</sup> siècle.

Peut-être surtout en raison de sa forme même — cette incarnation de sa propre fille, mouton noir de la famille —, *Jamais je ne t'oublierai* est un livre qui étonne et qui touche. La romancière de *Drôle de tendresse* et des *Troutman volants* (Boréal, 2005 et 2009) répand un peu partout dans ces pages le regard clair et altruiste qu'on lui connaît. «À la fin, les mots se sont révélés impuissants à sauver mon père, nous dit-elle, mais la foi qu'il a toujours mise dans la lecture et l'écriture lui survit.»

Collaborateur  
Le Devoir

**JAMAIS JE NE TOUBLIERAI**  
Miriam Toews  
Traduit de l'anglais  
(Canada) par Lori St-Martin et Paul Gagné  
Boréal  
Montréal, 2013,  
272 pages



## LITTÉRATURE FRANÇAISE

## Sollers, autoportrait en femmes

CHRISTIAN DESMEULES

Toute son œuvre pourrait être lue comme un commentaire en marge de l'éternel féminin. D'une curieuse solitude à *Femmes*, jusqu'à ses derniers romans, parfois plus faibles, où il semble souvent se contenter d'avancer en roue libre et de faire entendre sa petite musique, Philippe Sollers a ses fidélités.

Qu'elles soient muses, «artistes de la vie» ou «femmes-miracles», elles prennent ici et là sous sa plume, depuis 50 ans, la forme d'une véritable obsession — dans le meilleur sens du terme. De celles qui vous font vivre des nuits blanches, vous poussent à vous lever le matin ou vous font écrire.

D'accord, ce *Portraits de femmes* sent parfois un peu le réchauffé — on a l'impression par moments de lire le verbatim d'une série radiophonique diffusée sur France Culture à l'été 2010. Il est un temps, sans doute, dans la vie d'un écrivain où l'invention (quand elle a existé) se fait moins radicale. Où on a tout dit et de toutes les façons.

Mais cet écrivain né en 1936 manie toujours la provocation et l'ironie avec autant de brio. Elle recouvre quelques passages lumineux, colore des réflexions pleines d'humour, de sensibilité et d'intelligence. Sollers y convoque les femmes de sa vie: sa mère, Eugénie l'anarchiste basque (et bisexuelle), initiatrice amoureuse d'*Une curieuse solitude*, Dominique Rolin, Julia Kristeva.



BERTRAND GUAY AGENCE FRANCE-PRESSE

Philippe Sollers, né en 1936, manie toujours la provocation et l'ironie avec autant de brio.

Des portraits de femmes, oui, mais c'est surtout un portrait de lui-même que trace ce «réfractaire de naissance». «On ne naît pas homme, écrit-il, on le devient, la plupart du temps à ses dépens. C'est un long chemin dangereux qui, le plus souvent, ne mène nulle part.» Un petit livre chargé de lucidité et de liberté.

La jalousie? «Je n'ai jamais

compris ce que signifiait la félicité sexuelle, et je trouve lumineuse la distinction sartrienne entre amours nécessaires et amours contingentes.» En Occident, le mariage, autrefois instrument de l'oppression des femmes, semble aujourd'hui servir au contrôle des hommes. «Quelque chose est retombé, écrit l'auteur de *Passion fixe*,

on ne s'amuse plus, la gratuité s'est évaporée, sale temps pour la liberté.»

Suite forcément «logique» de *La guerre du goût*, d'*Éloge de l'infini* et de *Discours parfait* (Gallimard, 1994, 2001 et 2010), un nouveau volume de textes de Philippe Sollers reprend des trucs parus en revues, quelques inédits, une improvisation dans un taxi à Rome. Il y a à boire et à manger dans ces *Fugues*. Et on y retrouvera sans déplaisir quelques vieux dadas de l'auteur — Lautréamont et Sade, Mozart et Debord, la langue. Des pages consacrées aux femmes, bien sûr, toujours, réelles ou romancées. Sur Molly Bloom ou sur les photos de Willy Ronis.

Et puisque Sollers a tout compris de la Chine, et depuis longtemps, ce sera «L'évidence chinoise» et «Comment être Chinois». De nombreuses transcriptions d'entretiens, aussi, qui donnent un vernis vaguement, disons, hagiographique à ces *Fugues*. Et quelques vieilles choses aussi, exhumées des années 70 et 80. Mine de rien, Sollers est en train de nous servir ses œuvres complètes.

Collaborateur  
Le Devoir

## PORTRAITS DE FEMMES

Philippe Sollers  
Flammarion  
Paris, 2013, 160 pages

## FUGUES

Philippe Sollers  
Gallimard  
Paris, 2012, 1120 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 18 au 24 février 2013

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
1	Romans québécois	
1	Gaby Bernier • Tome 2	1/2
2	Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!	3/16
3	La fiancée américaine	2/17
4	Enterrez vos morts	4/7
5	Bébé boum	8/2
6	L'Orphéon. Quinze minutes	5/5
7	L'histoire de Pi	6/18
8	Le petit prince est revenu	-/1
9	Gaby Bernier • Tome 1 1909-1927	9/2
10	La dernière saison • Tome 3 Les enfants de Jeanne	7/15

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
1	Romans étrangers	
1	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	1/3
2	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	2/21
3	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	3/7
4	La vérité sur l'affaire Harry Quebert	4/10
5	Vert-de-gris	-/1
6	Devoile-moi	6/9
7	Les enquêtes du département V • Tome 3 Délivrance	5/4
8	Le siècle • Tome 2 L'hiver du monde	7/18
9	Je vais mieux	8/2
10	Une seconde chance	10/3

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
1	Essais québécois	
1	Journal d'un écrivain en pyjama	1/2
2	Vieilles avec grâce	2/2
3	En terrain miné. Correspondance en temps de guerre	-/1
4	Fâché noir. Chroniques	3/4
5	Tous fous? L'influence de l'industrie pharmaceutique...	4/3
6	Une idée de l'université. Propositions...	6/2
7	Gouvernance. Le management totalitaire	5/6
8	Lettres à un jeune gauchiste	-/1
9	Chers voisins. Ce qu'on ne connaît pas de l'Ontario	8/4
10	Les dessous du printemps étudiant	9/2

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENTÉ NB DE SEMAINES
1	Essais étrangers	
1	Les moissons du futur. Comment l'agroécologie...	1/4
2	Fin de l'Occident, naissance du monde	4/2
3	Le livre du temps	3/15
4	Tous cobayés! OGM, pesticides, produits chimiques	-/1
5	Peut-on encore sauver l'Église?	-/1
6	La guérison du monde	2/4
7	Une autre vie est possible	5/3
8	La passion suspendue. Entretiens avec...	10/2
9	Les limites à la croissance dans un monde fini	7/2
10	Reflets dans un œil d'homme	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 215 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

## LITTÉRATURE

## Vous êtes juif, vous avez peut-être de l'humour

GILLES ARCHAMBAULT

Combien de fois plusieurs d'entre nous, sortant d'un film de Woody Allen, n'ont-ils pas proclamé que l'humour juif qu'il mettait en lumière était le fin du fin? Le personnage du super-analysé qui se plaint de tout, des autres et de lui, qui parvient difficilement à aimer et à être aimé, s'inscrit dans une tradition.

Judith Stora-Sandor publie une anthologie de l'humour juif dans la littérature mondiale. Divisée en cinq parties, la famille tout confort, les héros non héroïques, juifs et goyim, secrets de fabrication de l'humour juif et l'humour juif en Israël, ce choix de textes commentés démontre comment s'est manifesté à par-

**La description qui est faite de la famille juive et du rôle qu'y tient la mère est peut-être amusante à lire, mais elle est tout à la fois drôle et inquiétante**

tir du dix-neuvième siècle un type bien particulier d'attitudes humaines par rapport à la vie.

Écrites en hébreu, en yiddish ou dans des langues européennes, ces pages extraites d'œuvres diverses ont une constante. Elles décrivent des univers qui, tout en étant fort dissemblables, finissent par se ressembler sur plusieurs points. Et ce, même si Philip Roth, Saul Bellow et Bernard Malamud, comme le rappelle Judith Stora-Sandor, ont toujours tenu à être lus comme des auteurs américains et non comme des auteurs juifs.

Le rire élu n'est surtout pas un recueil d'histoires juives que l'on raconterait pour rigoler entre amis, à la façon des histoires belges d'il y a quelques décennies. La description qui est faite de la famille juive et du rôle qu'y tient la mère est peut-être amusante

à lire, mais elle est tout à la fois drôle et inquiétante. «Rien n'arrête l'œil scrutateur d'une mère angoissée, c'est-à-dire aimante», rappelle l'auteure. Elle ajoute: «Le plus petit malaise exige de faire appel au DOCTEUR qui jouissait jusqu'à une période très récente de l'admiration générale de la famille. Présenter "mon fils, le DOCTEUR", est l'accomplissement du rêve de toute mère juive!»

Dans la famille juive traditionnelle, comme la décrit la littérature, le père est un être studieux qui se penche sur l'interprétation des livres saints pendant que la mère voit à régler les problèmes domestiques. Les enfants grandissant, c'est elle qui s'occupe d'approuver la jeune personne

pour ces gens, cela s'est donc résumé à cette triste réalité, se dit-on, et le sourire se transforme en une sorte de compassion.

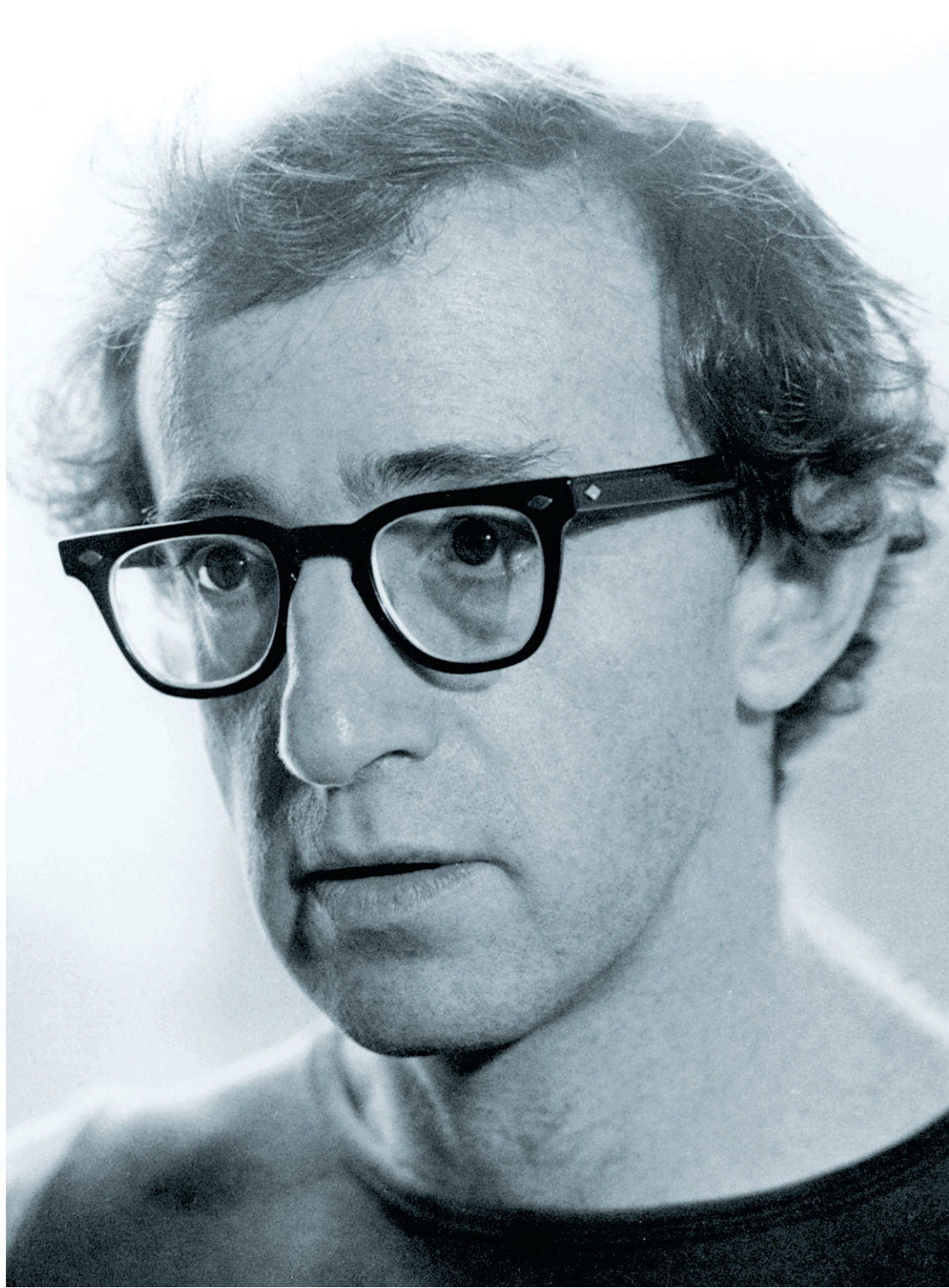
Si les auteurs appelés à illustrer l'humour bien particulier dont il est ici question sont en priorité américains, c'est bien de la littérature universelle que proviennent bon nombre de textes. Italo Svevo, Albert Cohen, Erica Jong, Grace Paley côtoient Isaac Babel, Isaac Bashevis Singer et Karl Kraus. Des signatures connues, incontournables, Kafka, Romain Gary, Amos Oz, mais aussi bon nombre d'écrivains de l'ombre. On y apprend qu'on peut s'amuser même après Auschwitz.

Très utile, un glossaire en fin de volume nous aide à nous débrouiller sommairement dans les désignations en yiddish contenues dans certains des textes. A retenir de toute urgence le terme de *schlemiel*, qui décrit le malchanceux congénital, la victime permanente qui n'en finit pas de se lamenter.

Je ne crois pas qu'il faille prendre ce livre, tout passionnant qu'il est, pour autre chose qu'une invitation à connaître des écrivains que ne réunirait finalement qu'une attitude par rapport à la vie, celle du désarroi amusé ou non. Selon ses inclinations, on pourra toujours aller plus à fond et parfaire sa connaissance d'un monde littéraire d'une étrange richesse.

Collaborateur  
Le Devoir

**LE RIRE ÉLU**  
ANTHOLOGIE DE L'HUMOUR JUIF  
DANS LA LITTÉRATURE  
MONDIALE  
Édition établie  
par Judith Stora-Sandor  
Gallimard, «Du monde entier»  
Paris, 2012, 413 pages



Le personnage dépeint par Woody Allen du super-analysé qui se plaint de tout, des autres et de lui, qui parvient difficilement à aimer et à être aimé, s'inscrit dans une tradition.

POÉSIE

## Mario Brassard, corps à vif

HUGUES CORRIVEAU

Jeune auteur de 35 ans, précédé d'une réputation enviable, Mario Brassard nous invite à ouvrir son *Livre clairière* qui «cherche avec urgence le passage, l'éblouissante brûlure». Retenons que ses deux premiers recueils, *Choix d'apocalypse* et *La somme des vents contraires*, ont été finalistes à sept prix littéraires différents, dont le Prix de poésie du Gouverneur général du Canada à deux reprises, respectivement en 2004 et en 2007, et le Grand Prix du livre de la Ville de Montréal en 2004.

Dans la première partie de ce troisième ouvrage, «le nœud d'énigmes se resserre», à n'en pas douter. On entre en maladie dans ces pages souffrantes, comme en religion du corps las, soumis à l'examen et au supplice de l'inquiétude. Avec une grande force d'évocation, le poète s'approche de la douleur et de la soumission de l'autre, le cœur en berne, la voix cassée: «*Sous ta peau, le mal s'écrit comme il se prononce. Tu demandes à l'infirmité que l'on effeuille les nuages, de grâce des astres à l'épreuve des éclipses. Désolée, je ne suis pas d'ici. Le ciel est ce livre ouvert à la mauvaise page.*»

Confrontés à la mort, les humains régressent au temps premier des singes et des plaines nues. Ce qu'on entend, dans cette prose serrée, «c'est la langue des oiseaux qui tremblent à la vue de l'encre». Le poète veille le corps

MARIO BRASSARD  
LE LIVRE CLAIRIÈRE  
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



mourant qui pourrait tout aussi bien être le sien propre avec une aménité si précieuse que la poésie tient lieu de chant funèbre dans ce mouir enveloppant.

Dans la seconde partie, *Le cahier blanc*, le poète passe du «tu» initial à un «nous» qui confronte le malheur sous toutes ses formes avec une lucidité tranchante. «*Nous n'avions pas rêvé, nous ne rêverions plus*», avoue-t-il poète devant les guerres et les terreurs. Le texte passe alors d'un mal individuel à une catastrophe collective ravallant les beautés du monde, irradiant le souffle et l'espace: «*C'est assis que nous attendions de l'accident le parcours, la fin de l'équation. Nous avions abusé du soleil. Nos peurs, limpides, ne séchaient plus. Les éclairs de l'orage dénouaient nos certitudes. Nous pensions dinosaures, nous disions pétrole; la mémoire nous coulait entre les doigts. / Nous serions ces fossiles aux veines*

fuyantes, les hommes qui vivaient de pensements.» Nous ne sommes pas loin de *La route* de Cormac McCarthy ou des recueils de Marcel Labine: une même évidence apocalyptique plane sur les nuits humaines et les jours terrestres.

Vient enfin le «je» de la troisième et dernière partie, *Autoportrait à la clairière*, qui cherche obstinément une résurrection des sens, une beauté franche aux aspérités du monde: «*Murmure une histoire du monde sans compte à rebours, claire comme de l'eau vive*», se dit le poète. Mais lucide, il ajoute: «*j'entends le ressac d'une phrase qui finit dans le sang.*» Un seul espoir peut ouvrir encore l'avenir: «*Au nord de toute chose, je peins le tableau de la pire espèce, j'énumère la noirceur au bout de l'œil nuit repoussée d'heure en heure en heure jusqu'à ses premiers aveux de lumière. Encore un peu de fatigue, et la fenêtre débouchera peut-être sur une clairière où rendre les armes.*» Encore une fois, la poésie actuelle prend le pouls de la précarité des êtres, de la fragilité de cette terre qui ne tient que bien peu en orbite. Voilà un recueil d'une grave lucidité qui ne craint ni le noir sous le sens ni la lumière qui irradie du noir.

Collaborateur  
Le Devoir

**LE LIVRE CLAIRIÈRE**  
Mario Brassard  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2012, 80 pages

la plume de Simon Tremblay-Pépin, L'IRIS affirme que l'inflation du prix des livres est moins forte en France, où une telle politique existe, qu'en Angleterre, où elle a été abandonnée en 1997. Entre 1996 et 2007, l'inflation du prix des livres serait de 30,3% en Angleterre contre 11,9% en France pour un taux d'inflation générale sensiblement pareil pour les

deux pays, soit respectivement 18,8% et 19,5%. L'IRIS note en conclusion qu'une réglementation du prix du livre au Québec ne réglerait pas tous les problèmes de ce secteur, loin de là, mais que «*les tentatives d'adaptation déjà en cours seront mieux à même de fonctionner si nous préservons la richesse et la diversité du milieu du livre.*»

Le Devoir

## Le miroir de Julie Wolkenstein

Julie Wolkenstein a publié un bel essai sur les rêves dans la fiction, en 2006. Puis elle a traduit *Gatsby* de Fitzgerald et relu Henry James, signant *L'excuse*, roman de 2008. Voici *Adèle et moi*, un sixième titre chez P.O.L., volumineux récit plein d'images et d'intériorité, qui s'inscrit joliment dans la continuité.

GUYLAINE MASSOUTRE

Apparemment, *Adèle et moi* est un récit de vie, consacré à l'arrière-grand-mère de l'auteure. Il s'étend sur un siècle et débute par la mort du père, Bertrand Poirot-Delpech, chroniqueur au *Monde*, écrivain et académicien, lequel n'avait rien écrit sur sa famille, mais conservé un journal intime hérité d'Adèle, figure dont il est ici question.

Professeure, romancière et traductrice, Julie Wolkenstein a grandi dans l'amour du théâtre, du roman du XIX<sup>e</sup> siècle et de l'admiration proustienne. En écriture, elle penche du côté maternel anglais, vers cette littérature qu'elle dit volontiers plus romanesque que dans la tradition française. Elle joue beaucoup, allant jusqu'à adjoindre des photos à son roman, fausses, pas du tout de famille, mais des portraits de grands peintres, et même une carte teintée d'imaginaire, pour ouvrir la lecture au rêve.

Apparemment, donc, Adèle ressemble à une héroïne d'Henry James, lequel s'inspire d'Emma Bovary pour l'Isabel de son *Portrait de femme*; trouvant Emma un rien bête, il la dramatisa et rendit Isabel responsable de son malheur: ne pas avoir réalisé ses rêves. Question, au vu de la lignée remarquable de Wolkenstein: son histoire, avec ses références, cache-t-elle un bovarysme invétéré?

Renouveler un genre

En réalité, *Adèle et moi* n'a rien d'un livre d'histoire. Adèle est plus fictive que liée au journal de la vraie aieule et à l'enquête. La romancière préfère l'imaginer, concevoir une biographie qui relèverait

de jongler avec un peu de véracité. De même, Cécile, psychanalyste inventée pour parfaire l'illusion, s'introduit dans les lieux réels pour les habiter, comme Proust faisait vivre Balbec avec ses jeunes filles en fleur. Les générations se tissent. Et la plage normande, réelle, de Saint-Pair, adjacente à la jolie station de Granville, fait ici une belle apparition littéraire, très inspirante, sur le fond de ces jeux clairs et miroitants.

**Une plage de fraîcheur et de gaieté**

La est le théâtre du livre, dans la fresque à maints personnages, tous reliés à la vraie famille. Des photos de Caillebotte glissent dans le texte des images qui ne lui correspondent pas; la typographie même surligne et grossit certains mots, à la manière de Joyce Carol Oates, dit-elle, pour travailler l'oralité. Ces procédés coulent avec le ton fantaisiste, et si littéraire, de traiter la vie, les êtres perdus et retrouvés dans les mots. *Adèle et moi* mélange le naturel et un réel impréparé, quasiment brut et direct, qui nous est livré avec charme, spontanéité, force parentales et surprises bien distillées.

La force d'un écrivain vient de l'impact qu'il crée à la lecture. Qu'une chanson de Véronique Sanson s'y glisse d'une pirouette anachronique, que des mots décalés dans le temps — du présent au passé — fassent sourire, tel est le but: truquer, charmer, entraîner légèrement le scénario ludique vers une parenté moins vieillotte qu'amusante, insolente, dépeussière. On croirait passer un après-midi à la Grande Jatte, en compagnie de Seurat: plaisir de lire garanti.

Collaboratrice  
Le Devoir

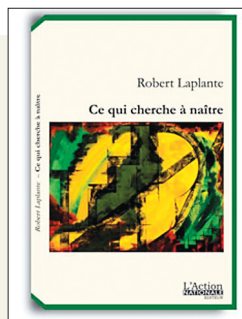
**ADÈLE ET MOI**  
Julie Wolkenstein  
P.O.L.  
Paris, 2013, 599 pages

## Un combat pour les livres

L'Institut de recherche et d'informations socio-économiques (IRIS) garde l'œil ouvert sur la bataille que livrent les opposants à l'implantation d'une politique de prix plancher pour les nouveautés en librairie. Dans un texte publié le 27 février sous

## LIVRES

## LA VITRINE



ESSAI

## CE QUI CHERCHE À NAÎTRE

Robert Laplante  
L'Action nationale  
Montréal, 2012, 208 pages

Avec constance, avec acharnement même, dans un style passionné aux accents tragiques qui n'est pas sans rappeler celui de Lionel Groulx, Robert Laplante, directeur de la revue *L'Action nationale*, mène avec noblesse le nécessaire combat contre « la minorisation définitive du Québec » et pour la liberté qui « vaudra toujours plus et mieux que la plus docile des soumissions ». Recueil de chroniques d'abord parues dans *L'Action nationale*, cet ouvrage fougueux, qui constate que « le cycle de la soumission ouverte vient d'être inauguré » et qu'« il n'y a plus de destin pour le Québec dans le Canada simon [...] celui de la régression ethnique folklorisante », veut « identifier les avenues de la résistance », en prônant notamment une alliance des forces souverainistes. L'intransigeance, nous fait comprendre Laplante, peut être une vertu.

Louis Cornellier



ROMAN

## LA LÉGENDE DE SARILA

Marielle Bernard  
Éditions Bayard  
Montréal, 2013,  
216 pages (roman), 48 pages (album)

Tirés du film d'animation 3D, sur les écrans depuis vendredi, l'album et le roman jeunesse *La légende de Sarila* font surtout écho à la belle épopée cinématographique, la première de cette envergure technique à être complètement produite au pays. Le récit campé dans le Grand Nord relate l'aventure de trois Inuits partis à la recherche de la vallée mythique de Sarila. Seul ce jardin d'Éden nordique aux inépuisables ressources pourrait sauver leur village acculé à la famine... si l'Esprit du Mal n'entrave pas les cœurs purs. L'adaptation pour en faire un album souffre des raccourcis imposés au scénario original, que le roman a pu éviter. À vous de décider s'ils prépareront vos enfants à l'épopée 3D ou, à l'inverse, s'ils en prolongeront le plaisir.

Frédérique Doyon



BANDE DESSINÉE

## LE CONCOMBRE MASQUÉ LA VÉRITÉ ULTIME

Mandryka  
Dargaud  
Paris, 2012, 48 pages

Depuis le temps qu'on l'attendait... La vérité ultime, oui celle-là même, vient enfin d'être révélée à la face du monde et, sans surprise, c'est par le Concombre masqué, célèbre personnage de bédé imaginé par Mandryka, que la chose se devait d'être amenée au grand jour. Difficile d'en être autrement. Depuis son apparition en 1965 dans les pages du journal *Vaillant* — l'ancêtre de *Pif Gadget* —, la délirante cucurbitacée aime dire n'importe quoi, ce qu'il fait encore avec brio et méthode dans ce dernier album dont l'absurde délicieusement ancré dans le présent risque à nouveau de régaler ses fans. Le légume met d'ailleurs le paquet, pas seulement en prenant l'avion pour Casablanca avec des éléphants qui traversent une « sorte de crise intellectuelle et théorique grave ». Il va aussi devoir composer avec une bulle financière, palpable celle-là, détruire des paradis fiscaux, mais également trouver son salut dans les stock-options et un parachute doré pour ralentir une inéluctable descente. Tout ça est bien sûr vrai, à moins qu'il ne s'agisse plutôt de « glarquitude » et de « porquerie » ! Qui sait ?

Fabien Deglise

## Ce qu'il reste des auteurs que l'on a longtemps fréquentés

L'Instant même publie les essais d'un auteur flamand à découvrir

PAUL BENNETT

En cet âge de l'information où « apprendre à apprendre » tend à remplacer l'acquisition de connaissances, où la notion même d'érudition est devenue suspecte, le recueil d'essais de l'intellectuel flamand Luc Devoldere, *En attendant les Barbares*, est la preuve qu'un ouvrage érudit peut encore être lu avec profit et plaisir.

En attendant les Barbares aurait pu s'intituler « Ce qu'il reste des écrivains et des philosophes après une longue fréquentation ». Luc Devoldere, qui a longtemps enseigné les langues anciennes — et non mortes, précise-t-il —, y prend congé de tous les auteurs qu'il a aimés ou enseignés, de Marc-Aurèle et Quintilien à Montherlant, Yourcenar et Cioran, en passant par Dante, Erasme et Nietzsche. Il nous les présente avec une telle ferveur et une telle fraîcheur que même le lecteur qui ignore tout d'Eratosthène de Cyrène, un des « bâtisseurs » de la bibliothèque d'Alexandrie, ou du poète latin Horace en retirera l'impression d'avoir fait un merveilleux

voyage guidé dans le temps. L'essayiste n'hésite pas à régler ses comptes avec certains auteurs, par exemple Erasme, mais la plupart du temps il tente simplement de « mesurer la distance » qui le sépare des idoles de sa jeunesse, ou des écrivains et philosophes qui ont illuminé sa vie.

Que reste-t-il par exemple de Nietzsche, lu à 17

détachée et (trop) contemplative », autrement dit (trop) classique? Devoldere soutient que « c'est précisément dans l'impersonnalité qu'elle atteint sa propre personnalité. Son détachement se double paradoxalement d'un engagement intense ». En sa compagnie, le lecteur a l'impression de retrouver... « Quoi? — L'Éternité », comme dans le poème de Rimbaud.

Et Cioran, ce « toréador du Nihilisme » qui a trouvé asile dans la langue française? Pour notre essayiste, il n'en subsiste plus que le style éblouissant de l'écrivain. « Lorsque Cioran tourna le dos à la carrière de philosophe, il ne lui resta plus qu'à devenir écrivain. Il troqua la Vérité pour le style », commente-t-il. Pour celui qui a pulvérisé toutes les valeurs, que reste-t-il d'autre qu'un « nihilisme blasé » et qu'une solution: attendre les Barbares.

Ainsi Devoldere revient-il au titre du recueil, tiré d'un poème de Constantin Kavafis. Car à quoi bon lutter dans une Europe sur le déclin, menacée de toutes parts par les « Bar-

bares »? Ceux que Devoldere appelle les « pessimistes culturels », aussi bien les nostalgiques d'un âge d'or de la culture européenne que ceux qui sont paralysés par la peur des clandestins ou de l'islam, ont tort de jeter l'éponge.

Ne vaudrait-il pas mieux, demande Devoldere, faire un bilan des gains et des pertes de la culture européenne, et tenter plutôt de consolider ces gains? « Qui attend les Barbares, conclut Devoldere, découvrira avec Kavafis qu'il n'y en a pas, et qu'il devra se tirer d'affaire tout seul. » Le plus grand danger pour la culture occidentale est de tomber dans l'« accidia » des Grecs, cet amalgame déblatant d'inertie, de négligence et d'indifférence.

Et merci aux éditions québécoises L'Instant même de nous avoir fait connaître le Belge Luc Devoldere.

Collaborateur  
Le Devoir

## EN ATTENDANT LES BARBARES

Luc Devoldere  
Essais traduits du néerlandais par Monique Nagielkopf  
L'Instant même  
Montréal, 2013, 252 pages

## Oka et Octobre 1970, ces crises sœurs

MICHEL LAPIERRE

La crise d'Oka, essai d'Émilie Guilbeault-Cayer, tombe pile. Il réinterprète les événements de 1990, les compare à ceux d'Octobre 1970 et dévoile un Québec où les rapprochements dépassent les différences. La jeune historienne a donné à son livre un sous-titre inspirant: *Au-delà des barricades*. Elle y souligne qu'à Oka, en banlieue de Montréal, l'extrême tension de 78 jours, durant l'été 1990, entre des Warriors mohawks masqués, lourdement armés, et les forces de l'ordre (la Sûreté du Québec, puis un régiment franco-phoné de l'armée canadienne), devint, grâce aux médias, « le symbole mondial des revendications autochtones et de l'incompréhension régnant dans ce domaine ».

La mort d'un agent de la SQ, la participation au conflit des Mohawks de Kanesatake (Oka), de Kahnawake, sur la Rive-Sud, et d'Akwesasne (Saint-Régis), les dissensions

entre les Warriors (liés à la contrebande, aux casinos) et les traditionalistes qui, pacifiques, se réclament de la spiritualité iroquoise, extrêmement violence, solidarité amérindienne et désunion des protestataires. Les relations entre l'État québécois et les autochtones, pourtant prometteuses sous René Lévesque (de 1976 à 1985), sont bouleversées.

## Réforme

La reconnaissance en 1983 par le gouvernement péquiste des peuples autochtones comme « nations distinctes » et de leurs « droits de souveraineté », à l'intérieur du Québec, ne pouvait se concrétiser à moins d'une réforme de la Constitution canadienne, puisque la question autochtone est de compétence fédérale. Comme Lévesque était en froid avec Ottawa depuis le rapatriement en 1982 de la Constitution sans l'aval du Québec, toute évolution constructive devenait impossible.

Émilie Guilbeault-Cayer a

l'intelligence d'établir que les deux grandes revendications identitaires dans la Confédération canadienne, l'autochtone et la québécoise, sont si stratégiquement reliées qu'elles paraissent empiéter l'une sur l'autre. Elle fait un parallèle au symbolisme puissant: à Oka et en octobre 1970, un groupe revendicateur et violent se heurte au gouvernement québécois du libéral Robert Bourassa et à son grand frère l'État canadien, un homme meurt, l'armée intervient...

En Nouvelle-France, surtout après la Grande Paix de Montréal (1701), les ancêtres des Amérindiens et ceux des Québécois cheminèrent côte à côte, mais la Conquête britannique rompit cet équilibre. Tirant leçon de la crise d'Oka, un gouvernement péquiste signe en 2002 la paix des braves avec les Cris. « Excellent exemple » de progrès, note Émilie Guilbeault-Cayer. Deux nations dominées sont faites pour se comprendre. La plus humiliée reste tou-



jours le miroir subliminal de l'autre.

Collaborateur  
Le Devoir

## LA CRISE D'OKA

Émilie Guilbeault-Cayer  
Septentrion  
Québec, 2013, 204 pages

## VIENT DE PARAÎTRE

Dossier  
Le racisme à découvert

NUMÉRO 763 • MARS 2013

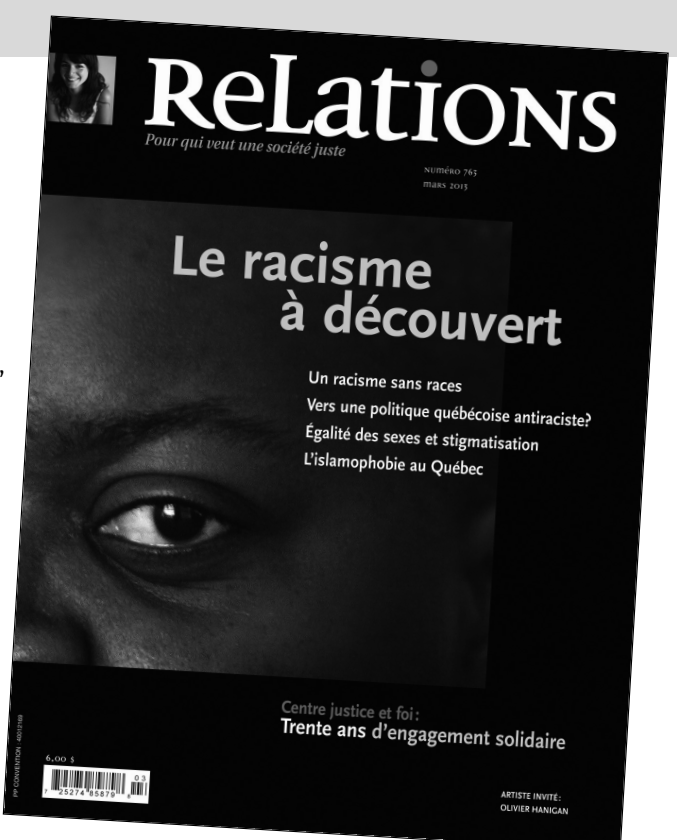
## Les auteurs sont:

Aurélien Arnaud, Emiliano Arpin-Simonetti, Étienne Balibar, Marie-Thérèse Chicha, Paul Eid, Micheline Labelle, Ricardo Lamour, Georges Leroux et Marie-Blanche Tahon.

À lire aussi: le carnet de José Acquelin, la chronique littéraire de Virginia P. Bordeleau, une analyse sur le Paraguay, un regard sur le 30<sup>e</sup> anniversaire du Centre justice et foi, ainsi qu'un débat sur les salons de livre.

Artiste invité: Olivier Hanigan

Sommaire détaillé et abonnement en ligne:  
[www.revuerelements.qc.ca](http://www.revuerelements.qc.ca)



8 NUMÉROS PAR ANNÉE, 44 PAGES

Un an: 40 \$ Deux ans: 70 \$  
À l'étranger (un an): 55 \$  
Étudiant: 25 \$ (sur justificatif)  
Abonnement de soutien: 100 \$ (un an)  
514-387-2541 p. 226 | [relations@cfj.qc.ca](mailto:relations@cfj.qc.ca)  
Relations: 25, rue Jarry Ouest  
Montréal (Québec) H2P 1S6

EN VENTE DANS LES KIOSQUES  
ET LIBRAIRIES 6,00 \$ + TAXES

Où, je désire un abonnement de \_\_\_\_\_ an(s), au montant de \_\_\_\_\_ \$

NOM \_\_\_\_\_

ADRESSE \_\_\_\_\_ VILLE \_\_\_\_\_

CODE POSTAL \_\_\_\_\_ TÉLÉPHONE (\_\_\_\_\_) \_\_\_\_\_

Je paie par chèque (à l'ordre de Relations)  ou carte de crédit 

NUMÉRO DE LA CARTE \_\_\_\_\_

EXPIRATION \_\_\_\_\_ SIGNATURE \_\_\_\_\_

JEAN-JACQUES PELLETIER  
Avec la collaboration de VICTOR ÉRIK

LA PRISON DE L'URGENCE

PRÉCÉDÉ DE  
LES ENVOIS DE NEO-NARCISSE

Également disponible  
en version numérique

AUTOBIOGRAPHIE COLLECTIVE  
Hurtubise

**Extrême jusqu'au bout**

La Prison de l'urgence

Hurtubise  
[www.editionshurtubise.com](http://www.editionshurtubise.com)

XYZ éditeur

Yvon Paré  
Le voyage d'Ulysse

**Le voyage d'Ulysse**

Une odyssée autour du Lac...

Également disponible  
en version numérique

[www.editionsxyz.com](http://www.editionsxyz.com)

# ESSAIS

## Catherine Voyer-Léger, blogueuse de luxe



LOUIS CORNELLIER

Catherine Voyer-Léger est une drôle de fille. Brillante, informée et énergique, elle blogue et twitte compulsivement avec intelligence et style, naviguant entre les grands enjeux sociaux et culturels et des considérations très intimes. « Ces allers-retours entre le Moi et le Monde, entre le chatolement de références pop, de noms à la mode, et de fulgurantes plongées dans les abysses de l'âme: c'est son système, sa manière, son pari », écrit Marie-France Bazzo dans la préface de *Détails et dédales*, un recueil des meilleurs textes de Catherine Voyer-Léger.

Politologue de formation — elle a notamment étudié avec Thierry Hentsch —, la blogueuse est une intellectuelle féministe qui ne craint pas de bousculer les idées reçues. Allergique à « l'idée que toutes les opinions et, par le fait même, toutes les expertises se valent », à l'idée que « la parole expérimentielle », fondée sur le vécu, vaut plus que celle des spécialistes, des penseurs ou des bons chroniqueurs, Voyer-Léger défend la nécessité d'une parole intellectuelle. « Or, penser, écrit-elle, ça s'apprend aussi. Et certaines personnes sont plus qualifiées, cultivées, outillées, douées, tout simplement, que d'autres. Ça ne veut pas dire qu'elles ont toujours raison, mais ça pourrait mériter qu'on leur accorde un certain crédit. »

Très critique envers la tendance au « tout à l'individu et au vécu [qui] tend à nous faire "psychologiser" n'importe quoi et à centrer toute analyse sur l'expérience individuelle », Voyer-Léger rappelle que « la première règle lorsqu'on analyse des phénomènes sociaux, c'est de comprendre qu'un tout



JAKE WRIGHT

Politologue de formation la blogueuse, Catherine Voyer-Léger est une intellectuelle féministe qui ne craint pas de bousculer les idées reçues.

n'est pas seulement l'addition de ses parties » et, par conséquent, que « ce n'est pas parce que des hommes sont gentils que le patriarcat n'a pas de poids, ce n'est pas parce que certains individus réussissent à

sortir du lot qu'il n'y a pas d'atavismes de classe ».

### La question de l'intimité

Actuellement directrice du Regroupement des éditeurs canadiens-français, Catherine

Voyer-Léger vit désormais surtout en Ontario, mais elle reste branchée sur les médias québécois (*Le Devoir*, *La Presse*, *Radio-Canada*, *Télé-Québec*), qu'elle aime et critique avec passion. Des émissions de la

radio de Radio-Canada, par exemple, elle dit qu'elles pêchent par un ton un peu trop estival, qu'elles « sont sur le party » et qu'un peu de calme et de sérieux leur ferait du bien. « Je rêve, écrit la blogueuse, d'une radio qui se prendrait juste assez au sérieux pour réduire un peu le rythme et devenir, un moment, contemplative. [...] Une radio d'hiver qui tue la morosité en la regardant dans les yeux plutôt que d'essayer, en vain, de la contourner. »

Fine lectrice et cinéphile, Catherine Voyer-Léger est obsédée par la question de l'intimité. Aussi, elle invite le lecteur dans la sienne, mais elle se sert d'un détour par les œuvres pour « transformer l'anecdote en une parole plus englobante ». Quand on lit ses textes qui traitent de culture et de société, on imagine Catherine Voyer-Léger en intellectuelle forte, volontaire et pétante de santé. Quand on entre dans son intimité, on la découvre fragile, ultrasensible et blessée.

Elle fut, en effet, une enfant trop grande et trop grosse trop vite, avec une « peau de gue-non » (elle souffrait d'hirsutisme), ce qui ne facilitait pas la drague adolescente. Elle aurait voulu être belle, c'est-à-dire avoir un autre corps, jusqu'à ce qu'une femme lui fasse comprendre qu'on ne se divise pas ainsi. « Je ne voudrais être personne d'autre, écrit Voyer-Léger. Je voudrais une autre apparence, mais être encore moi pour le reste. Or, "moi" n'existe qu'avec mes peurs, mes douleurs, mes angoisses, mes rejets et mes victoires. Avec aussi mes ronds et mon corps difficile. "Moi" se construit sur ce corps imparfait, par ce corps imparfait. »

### L'envie de mourir

Cette prise de conscience, sans illusion — la blogueuse rejette l'hypocrisie du discours selon lequel la seule vraie beauté qui compte est à l'intérieur —, ne résout pas le problème du difficile rapport au

corps. Voyer-Léger raconte par exemple que Paris, cette capitale intellectuelle « obsédée par l'apparence », lui « fait mal à [son] corps » et elle aborde à plusieurs reprises ses malaises relationnels liés à son apparence.

« L'envie de mourir, avoue-t-elle-même, a longtemps été chez moi un compagnon de voyage, une partie de la vie. Aujourd'hui, elle s'apparente à un vague malaise qui laisse un étourdissement passager. Mais elle n'est pas complètement partie. Il m'arrive de croire qu'elle ne partira jamais. [...] Je suis prête à vivre avec cette idée d'un constant combat: moi vs moi. » [sic]

Ça pourrait être pathétique. Ça pourrait s'accompagner d'un discours larmoyant, visant à culpabiliser les méchants qui entretiennent une conception superficielle de la beauté. Or, ce n'est pas ça. Catherine Voyer-Léger, qui ne tombe à peu près jamais dans le cliché, veut la lucidité, clame « qu'il n'y a rien de plus beau que les gens qui assument leurs blessures », mais ne fait pas semblant que la tristesse n'existe pas, explore sa « peur du rejet », confesse qu'elle a « envie qu'on [la] choisisse » et constate avec un certain apaisement qu'« une des belles choses qui distinguent la vie adulte d'une cour d'école, c'est que nous sommes absolument libres de choisir avec qui nous souhaitons jouer. J'avoue un faible pour les gens un peu dépeignés ». Voilà: cette femme cultivée est adulte et libre, raison pour laquelle sa parole porte.

« Annie Ernaux, écrit la blogueuse, dépasse l'anecdote malgré le caractère intime de son écriture. » Catherine Voyer-Léger aussi.

[louisco@sympatico.ca](mailto:louisco@sympatico.ca)

### DÉTAILS ET DÉDALES

Catherine Voyer-Léger  
Préface de Marie-France Bazzo  
Hamac-Carnets  
Québec, 2013, 340 pages



MARTIN BUREAU AGENCE FRANCE-PRESSE  
Paul Ricœur est la figure de l'herméneutique française au XX<sup>e</sup> siècle.

## Richesse de Ricœur

LOUIS CORNELLIER

L'immense philosophe français que fut Paul Ricœur (1913-2005) aurait eu 100 ans le 27 février dernier. Pour souligner l'événement, la collection « Que sais-je? » lui consacre son 3952<sup>e</sup> numéro, une prestigieuse mission brillamment assumée par le philosophe québécois Jean Grondin.

Penseur chrétien (protestant) socialement engagé à gauche, Paul Ricœur est la grande figure de l'herméneutique française au XX<sup>e</sup> siècle. Discipline qui s'intéresse d'abord « aux méthodes et aux règles de l'interprétation correcte », l'herméneutique, avec Heidegger, explore la question « de savoir comment nous devons nous comprendre nous-mêmes ». Ricœur, lui, combine ces deux écoles, en faisant de l'herméneutique « le nom d'une écoute raisonnée et réfléchie des récits et des approches qui reconnaissent un sens et une direction à l'effort humain

d'exister », résume Grondin.

La philosophie, disait Socrate, constitue l'effort que l'homme met à se connaître lui-même. Elle est, ajoutait Augustin, « la question que je suis pour moi-même ». Ricœur, qui intègre aussi Descartes et Kant à son panthéon, définit à son tour la philosophie, selon les mots de Grondin, comme « l'affaire d'un ego qui s'interroge sur lui-même » dans le but de s'« éclairer sur lui-même », mais elle tient compte du fait « que le cogito est un cogito brisé, fragile, vulnérable, qui ne peut pas servir de fondement inébranlable ».

Aussi, dans cette quête de compréhension de lui-même, c'est-à-dire de l'humain, le philosophe doit explorer toutes les perspectives afin « de rendre justice à la complexité des phénomènes humains en les éclairant sous tous les angles possibles ». Fin connaisseur de l'œuvre de Ricœur, Grondin montre ici, de fort belle et savante façon, que le maître français, préférant « la synthèse à

l'antithèse », a ratissé très large dans sa mission interprétative.

D'abord inspirée par la tradition réflexive française, le personnalisme et l'existentialisme, la philosophie de Ricœur emprunte ensuite les sentiers de la phénoménologie, de la psychanalyse, du structuralisme et de la philosophie analytique anglo-saxonne pour en arriver à une herméneutique qui « enseigne que nous ne pouvons nous connaître que par l'interprétation des symboles et des œuvres par lesquels s'est exprimé notre effort d'exister ». On retrouve là le concept-clé d'« identité narrative », selon lequel « la compréhension que nous avons de nous-mêmes provient des récits

qui nous constituent et que nous nous sommes appropriés ».

Savante, complexe et foisonnante, la philosophie de Paul Ricœur veut dépasser la fixation sur « notre angossante mortalité » pour restaurer, écrit Grondin, « quelque chose comme une confiance en la vie et ses possibilités ». Que la tâche de la présenter à toute la francophonie ait été confiée à un éminent philosophe québécois devrait nous ravir.

Collaborateur  
*Le Devoir*

### PAUL RICŒUR

Jean Grondin  
PUF  
Paris, 2013, 128 pages

À l'occasion du lancement de

**Pourquoi moi?**  
Ma vie chez les Juifs hassidiques  
LIBRE EXPRESSION

Causerie avec  
**LISE RAVARY**

La journaliste et blogueuse Lise Ravary est tombée amoureuse du judaïsme au point de vouloir se convertir. Ce sont des Juifs ultra-orthodoxes de Montréal qui l'ont éduquée. Ce récit raconte les cinq années que Lise Ravary a passées au sein de deux communautés hassidiques de Montréal, dans les années 1990.

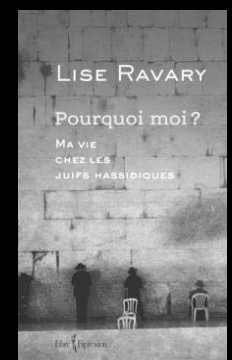
Animée par  
**SONIA BENEZRA**

CENTRE  
CONSULTATIF DES  
RELATIONS  
JUIVES ET  
ISRAËLIENNES

**olivieri**  
Librairie & Bistro

Au cœur de la société

Mercredi 6 mars  
à 19 heures



Entrée libre

Réservation obligatoire

RSVP : 514 739-3639  
Bistro : 514 739-3303  
5219, Côte-des-Neiges  
Métro Côte-des-Neiges

Déjà en librairie



Raymond Ouimet

**L'Affaire des Crucifiés**  
Un récit qui ne manque pas d'atmosphère

SEPTENTRION, Q.C. CA  
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

Conseil des Arts  
du Québec



Rencontre avec Louise Forestier,  
artiste et auteure de *Forestier*  
*Selon Louise*, Éd. La Presse, 2013

Judi 7 mars 19 h 30  
Animation: Claudia Larochelle  
Contribution suggérée : 5 \$



Beaucoup plus qu'une librairie!  
2653 Masson, Montréal, Qc  
514 849-3585



**Alternatives**

CONSTRUIRE ENSEMBLE  
un monde différent

Pour nous appuyer :

[www.alternatives.ca](http://www.alternatives.ca) • 514.982.6606